

BIO

Né en 1949 du côté de Lautrec (Tarn), **LUCKY DELLORMO** a brusquement déboulé sur la scène française avec un titre: «**Avec tes yeux pervenche**», indiscutable slow de l'été 1988. Entre deux dates d'une tournée qui, de galas en fête de l'Huma, où il a triomphé, le conduit aux cinq coins de l'hexagone, rencontre avec un artiste pas seulement «tendre».



Sur la scène de la fête de l'Humanité en septembre dernier

Numéro Un au hit parade ce mois-ci
Avec tes yeux pervenche par **Lucky Dellormo**
Bel Air

Lucky Dellormo, tu «éclates» en pleine effervescence de Michael Jackson d'un côté et du rock alternatif mondial de l'autre. Côté France, tu t'invites dans une scène française qu'on peut dire ouverte sur l'international ; on pense à P Kaas, JJ Goldman, Indochine, Noir Désir etc... Alors comment expliques-tu le succès de ta chanson **Avec tes yeux pervenche** qui est quand même un peu l'inverse de tout ça, c'est-à-dire une chanson assez régionale, pour ne pas dire régionaliste ?

Lucky Dellormo: Mais je n'y vois aucune contradiction ! Au contraire. Il est vrai que ma chanson est l'adaptation d'un traditionnel occitan (*Se canta NDLR*). Et même chose pour la face B, *Couleur carnaval*, qui vient aussi d'un air languedocien du XVème siècle (*A diu paure Carnival*, NDLR) mais justement si j'ai choisi d'en faire une version internationale et dépoussiérée, c'est bien pour que cette région, la miennne, s'ouvre, trouve sa voie au milieu du concert des musiques du monde, prenne un envol plus large que les frontières de la France.

SLC : Tu veux dire par là que la scène française d'aujourd'hui est trop étroite pour toi ?

LD: Pas du tout, je n'ai pas cette prétention.

SLC : Pourtant « large » est bien le contraire d'« étroit »

LD : Oui mais ce mot a quelque chose d'un peu rétréci, étriqué. Pour comprendre ce que je veux dire par « envol plus large », regarde autour de nous : que font les anglais, les américains ? Depuis 20 ans, ils nous envoient leurs tubes, qui sont souvent inspirés de leur folklore local ; je pense à Bob Dylan, à Donovan et beaucoup d'autres bien sûr ; et nous, on les traduit en français. Que fait Johnny depuis les débuts de sa carrière ? Autre exemple : Hugues Aufray, qui est un ami, je m'empresse de le dire, a adapté en français *Stewball*, d'après Joan Baez, qui, elle-même l'avait adapté d'un air traditionnel irlandais. Alors voilà que, parti d'un petit coin d'Irlande, tu as un air qui passe par la bouche d'une star mondiale : J Baez, et qui finit par atterrir en français chez nous. Eh bien, moi, je fais la même chose, si tu veux, mais dans l'autre sens. Je prends un air traditionnel régional bien de chez nous et je le propose au monde. C'est ça que j'appelle un envol plus large, ou dépoussiérer les airs traditionnels français.

SLC : Mais tu restes quand même avec des paroles françaises. Pourquoi ne pas être passé directement de l'occitan à l'anglais ?

LD : D'après ce que je sais, Dylan, Baez, Donovan et tous les autres chantent dans leur langue maternelle. C'est H



Sur la scène de Bobino,

Aufroy, pour reprendre le même exemple, qui a traduit *Stewball* d'anglais en français. Si donc, maintenant, des paroliers anglophones veulent adapter *Tes yeux pervenche* dans la langue de Lennon-Mc Cartney, libre à eux, ce n'est pas moi qui m'y opposerai...

SLC : *C'est un appel à candidatures ?*

LD : Disons qu'il y a des contacts en cours... Mais je ne peux pas en dire plus pour le moment.

SLC : *Bon, revenons au point de départ. Qui es-tu, Lucky Dellormo ? Peux-tu nous raconter un peu ? On dit que tu es sorti de nulle part, que personne ne t'a vu venir...*

LD : Ceux qui disent ça n'ont pas bien regardé ! Ou « écouté » plutôt. Voilà bien 15 ans que je compose et que je chante dans les bars, les rues de ma région... Demande aux festivaliers d'Avignon ou à ceux qui boivent des coups sous les parasols du Florida, place du Capitole à Toulouse s'ils ne me connaissent pas... Mais c'est vrai que quand on passe le chapeau à la fin d'un tour de chant, en général ça ne fait pas la une des journaux, ni même du JT de TF1...

SLC : *On sent une sorte de colère en toi quand tu dis ça... Tu es un enragé ? Comme on disait en 68 ?*

LD : De la colère, oui, il y en a en moi, c'est sûr, mais pas pour cette raison. Je ne suis pas en colère

parce que le succès a tardé à venir. Le succès vient quand il doit venir, point-barre, et les JT de TF1 ne font que suivre.

SLC : *Pourquoi es-tu en colère alors ?*

LD : Les sujets ne manquent pas non ? Chaque soir quand je m'endors, j'ai comme un bâton de dynamite dans chaque main, et puis le matin quand je me réveille j'éteins la mèche pour ne pas exploser dans la journée.

SLC : *Qu'est-ce qui allume la mèche chez toi ? La guerre ? L'injustice ?*

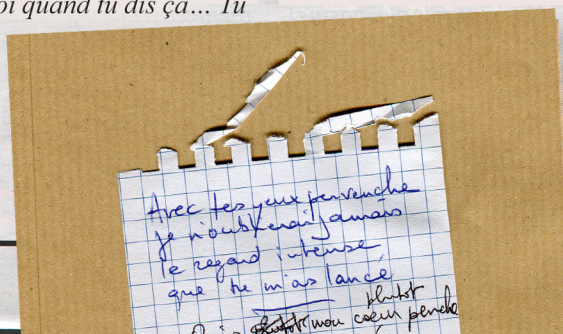
LD : La guerre, oui, la guerre en Erythrée, l'intervention américaine au Honduras... Pour ne parler que de l'actu récente... Mais ce n'est pas la guerre en elle-même qui me révolte, je laisse ça à tous ceux qui bêlent avec le Pape en appelant à faire la paix dans le monde. Non, la guerre a toujours une raison politique. Et derrière c'est l'injustice qui se cache. L'injustice et l'arbitraire du pouvoir. C'est ça qui me fout en rogne.

SLC : *On dit que tu as eu 20 ans en 1970 avec les activistes du plateau du Larzac... C'est vrai ?*

LD : Oui, à un ou deux ans près...

SLC : *C'est une période qui a beaucoup compté pour toi ?*

LD : Ah oui, on peut le dire. Sur



tous les plans. Politique, humain... Et même musical, puisque c'est là que j'ai appris à jouer de la guitare et que j'ai composé mes premières chansons.

SLC : Sans blague ? Raconte. Comment ça s'est passé ?

LD : J'ai eu une adolescence compliquée. Mon père et moi, ça n'a jamais collé. Il était paysan, dans le Tarn, très engagé, membre du parti communiste, et tout ça... C'était un brave gars sans aucun doute, très altruiste, mais être coco et agriculteur en même temps, disons que ça ne favorisait pas la bonne humeur, surtout dans le Tarn à cette époque-là. Et avec moi il n'a vraiment pas su s'y prendre. Trop sévère peut-être, ou trop absorbé par son combat politique. Bref, je ne lui jette pas la pierre, mais le fait est que s'il a su me transmettre sa révolte contre l'injustice, à l'inverse, question relations familiales ça a toujours été dur. Alors, naturellement, j'ai complètement foiré mes études, et le jour de mes 18 ans, je me suis engagé dans l'armée. Par pur esprit de contradiction juste pour l'emmerder, lui l'anti-militariste, l'anti-capitaliste, l'anti-curés, l'anti-tout !

SLC : Et ensuite ?

LD : Bon, à l'armée : RAS, et à la fin de mon contrat, en 71, sans doute toujours pour emmerder mon père, le coco orthodoxe, pro-Brejnev et pro-Marchais, j'ai rejoint les gauchistes auto-gestionnaires du Larzac ! Je dis « sans doute » parce que je n'ai pas vraiment décidé en fait. Je veux dire : je n'avais pas de plan précis quand j'ai fait ça...

SLC : C'est-à-dire...

LD : Ben, je veux dire... Comment ça s'est fait ? Simplement par hasard ; ou plutôt par opportunité, comme beaucoup de choses dans la vie. Un truc t'arrive et tu te reconnais dedans. C'est lui qui t'a choisi plutôt que toi qui l'as décidé... Alors, je sortais de la caserne, pas un sou en poche, sans savoir où aller... Retourner à l'armée : pas question... Jusqu'au jour où je croise un pote qui doit rejoindre une fille là-bas, et qui me propose d'aller avec lui... Je me dis « Pourquoi pas ? » Et c'est là que, comme je te disais : je me suis senti bien avec ces gens, j'ai eu envie de rester comme si j'avais vécu avec eux depuis toujours... Et en même temps, la musique, la guitare qui me tombent dessus. Comme si elles faisaient partie du lot...

SLC : Comme ça, du ciel ?

LD : Presque oui. Je n'avais jamais touché un instrument avant ; et là, d'un coup c'est venu comme un truc qui t'arrive et que tu as l'impression d'avoir connu depuis toujours...

SLC : Aussitôt tu te mets à composer ?

LD : Presque. C'était comme une évidence. Il y avait une telle liberté, une fraternité, un sens de la lutte collective, que les mots venaient tout seuls. Et dès que j'ai su aligner quatre accords, j'ai commencé à mettre ces mots en musique. C'est une chose qui m'est restée d'ailleurs. Quand j'ai une idée de chanson, j'y pense pendant des jours et des nuits, je remâche ça dans ma tête ; et puis un matin : pof ! C'est mûr et ça sort d'un coup ! C'est bizarre non ? Parfois, des copains musiciens ou autres tombent sur les manuscrits de mes chansons et me disent : « C'est ton manuscrit ça ? » Je dis « Oui ». Et Ils me répondent : « Mais il n'y a aucune rature, ce n'est pas possible ! » « Eh bien si, » je réponds, « c'est comme ça : quand j'écris, ça sort d'un trait ! » Alors je vois bien que dans leur regard ils ne me croient qu'à moitié, ils pensent que



Avec le groupe de rock Led Pez

je fais le mariole, mais c'est pourtant vrai. Je suis fait comme ça.

SLC : Et après le Larzac ?

LD : La suite ? Pareil : chanter dans les rues, les cafés associatifs, les rassemblements en tous genres... Pour moi chanter et le collectif c'est toujours allé de pair. Alors j'ai toujours suivi les luttes paysannes partout où il y en avait. Par exemple la crise viticole de 1976 dans l'Aude... J'ai même été blessé par un tir de CRS cette fois-là... C'est pour ça, ceux qui disent que je sors de nulle part, ils devraient mieux se renseigner. Demande aux viticulteurs s'ils connaissent Lucky Dellormo. C'est de là que vient mon nom d'ailleurs, quand j'ai pris cette putain de grenade lacrymo dans l'œil, le 4 Mars 1976 près de Narbonne. Les potes, moi, on a tous bien cru que j'allais le perdre, et puis non, j'ai eu du bol, il est amoché, il est fragile et il lui manque quelques dixièmes mais il voit encore.

SLC : De là les lunettes noires ?

LD : Absolument. Alors pour en revenir à mon nom : d'abord j'ai écrit une chanson sur cette affaire : mon œil que j'ai failli perdre, mon hospitalisation, la femme que j'y ai rencontrée, ma réconciliation avec mon père, le roman qui a suivi, tout ça ; et puis comme il fallait donner un nom au personnage, j'ai pensé à ça : Lucky Dellormo, ça faisait penser à Lucky Luciano et ça sonnait aussi un peu comme Nicola Sacco et Vanzetti (*nom de deux anarchistes italo-américains, condamnés et exécutés sans preuves aux USA dans les années 1920, dont J Baez a tiré un de ses plus grands succès : Here's yo you NDLR*)... Bon, et puis finalement cette chanson n'a jamais vraiment abouti, trop en colère, trop militante peut-être, mais j'ai gardé le nom pour moi.

SLC : Tu en as beaucoup des chansons comme ça ?

LD : Des chansons comment ?

SLC : Des chansons « en colère » comme tu dis.



LD : Des dizaines... Je les chante en concert...

SLC : Tu les enregistreras un jour ?

LD : Ca disons que c'est une autre histoire... Je ne suis pas le seul à décider si tu veux tout savoir...

SLC : En effet, je veux tout savoir...

LD : Par exemple, ta maison de disques, elle peut te dire : « Tes chansons de révolution, là, j'en veux pas ! Par contre, avec la dégaine que tu as, je te verrais bien enregistrer des trucs plus Rock'n Roll... Des histoires de motard qui a le cœur brisé ou la 144eme version de *Good golly miss Molly* » Alors, toi, soit tu acceptes, soit tu dis : « Mais j'ai signé un contrat chez vous qui dit que je dois enregistrer tant de titres choisis d'un commun accord ! J'ai bien lu le contrat, oui ou

non ? » Et là, ils te répondent : « Bien sûr que tu as bien lu. C'est marqué « d'un commun accord », oui ! Et nous on n'est justement pas d'accord pour que tu enregistres tes trucs révolutionnaires, comme tu dis ». Alors voilà. Tu es piégé. Et soit tu cherches un arrangement, un moyen terme, soit tu passes des années au frigo. T'es bloqué.

SLC : Malgré le succès de *Tes yeux pervenche* ?

LD : Pas « Malgré », « A cause de », tu veux dire ! Après un succès comme ça, tu es encore moins maître de toi qu'avant. D'accord, une grosse maison de disques te fait signer un contrat, mais justement, comme je te disais : derrière, il y a toute une armée de mecs qui veulent gérer ton succès, le manager... Et d'un autre côté tu ne peux pas partir puisque tu as signé.

SLC : Alors qu'est-ce que tu vas faire ? Trouver un arrangement ou rester au frigo ?

LD : Je ne sais pas encore. Cela dit, à propos des *Yeux pervenche*, ne pas croire non plus que c'est juste une chanson triste comme ça. L'histoire de ce mec qui préfère quitter sa copine pour aller à l'aventure dans le monde, c'est en filigrane mon histoire à moi, celle d'un gars révolté qui veut s'arracher au monde des traditions et du passé.

SLC : Au monde du père ?

LD : Pas que. Au monde du père en ce qu'il recèle de nostalgie et d'archaïsme. Je suis pour l'avenir, pour l'ouverture, pour l'audace, pour l'inconnu.

SLC : Ok, message reçu... Il y a un instant, tu parlais d'une femme... Une femme que tu as rencontrée à l'hôpital ?... Suite à ta blessure à l'œil, c'est ça ?

LD : Là disons que tu me parles de ma vie privée...

SLC : Je retire. Tu évoquais un roman aussi. Tu as écrit un roman ?

LD : Oui, sur la vie de mon père... De mon père et de ma mère plus exactement. De mes origines tarnaises-paysannes quoi : d'où je viens et pourquoi je suis qui je suis...

SLC : Super ! On peut le lire ?

LD : Disons qu'il en existe quelques exemplaires qui doivent circuler... A l'époque je l'ai édité à compte d'auteur ; c'était il y a bientôt dix ans... Mais je préférerais le retravailler un peu avant de le publier vraiment... Pas que j'en aie honte ou que je cherche à cacher des choses, mais disons que le style est un peu... Il mériterait sans doute un petit lifting quoi... Il faut que je le relise.

SLC : Ok ! On te laisse le temps alors, et on en reparle.

LD : Ca marche.

SLC : Sinon, d'autres projets ?

LD : D'abord boucler ma tournée, finir d'écrire deux ou trois chansons que j'ai en tête, puis me reposer, surtout. Me reposer, retoucher terre. Refaire le point... Tout ça est arrivé tellement vite !

Propos recueillis par Louis Calvel à Paris, le 24 11 1988

La vie est
un long fleuve
tranquille.

UN FILM DE
ETIENNE CHATILIEZ